

**Zeitschrift:** Neues Berner Taschenbuch  
**Herausgeber:** Freunde vaterländischer Geschichte  
**Band:** 3 (1897)

**Artikel:** Zwei Briefe des Schultheissen N.F. v. Steiger  
**Autor:** Steiger, R.F. v.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-127018>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Zwei Briefe des Schultheißen D. F. v. Steiger.

---

Schriftstücke von der Hand des letzten Schultheißen des alten Bern sind selten; man wird es daher begrüßen, wenn wir hier die Reproduktion eines Briefes des Schultheißen Steiger unsren Lesern bieten. Derselbe verdient um so mehr Interesse, als darin ein Bericht über die Flucht Steigers aus dem Grauholz enthalten ist. Er ist, wie der folgende, an den Schwiegersohn des Schreibenden gerichtet, nämlich an Karl Friedrich Rudolf May, Oberherrn zu Schöftland und Rued, der sich am 10. Mai 1790 mit Margaretha von Steiger, der Tochter des Schultheißen, verheirathete.

Der erste der beiden Briefe ist in der „Sammlung meist ungedruckter Aktenstücke zur bernischen Kriegsge- schichte des Jahres 1798“ von R. v. Erlach, S. 956—958 enthalten, wo aber als Adressat H. C. May v. Rued angegeben ist.

### I.

Ulm le 28 Mars 1798.

Je ne crojois pas, mon tres cher ami, en prenant congé de vous a Berne de me trouver jamais a memo de vous ecrire ou de vous revoir.

La providence a voulu me laisser survivre a mon infortunée patrie, je me sousmes avec confiance à sa volonté —

Elle m'a sauvée miraculeusement — un des derniers sur le champ de bataille, je me vis entouré de Hussards francois.

Je gagnois non sans peine les bois de Muri avec un seul caporal<sup>1)</sup>, ayant envoyé, un moment avant, mon valet en ville — pour sauver dans la maison ce qu'il pourroit, et me suivre a Thoune — ou si j'en echapois je me rendrois, bien decidé de ne pas me laisser prendre par les Francois.

Arrivé a Munsingen ou j'etois convenu avec le general de rallier le plus que possible de troupes pour deffendre l'Oberland,

Je fus un instant en danger d'etre assasine; le pauvre d'Erlach venoit de l'etre de la maniere la plus atroce — Reconu (d')une partie de soldats aupres desquel je m'etois trouvé a l'affaire du matin, m'entourerent, des paysans se reunirent avec eux — et me debaraserent d'une centaine de coquins furieux et yvres.

J'arrivai des lors fort heureusement a Thoune sans eprouver le moindre desagrement, toujours suivi de quelques uns de mes braves compagnons. Thoune etoit dans la plus grande commotion.

Des gens, que je ne connois pas, veillerent a ma sureté, jusques a ce que je fus embarqué.

---

<sup>1)</sup> Korporal Dübi. Siehe dessen Bericht im Berner Taschenbuch für 1856, Seite 211 u. ff.

J'arrivai a 3 h. du matin a Unterseven, ou je trouvai le peuple deja en pleine insurrection et se disposant a mettre le feu au chateau d'Interlachen, quelques preposés le continrent — mais je ne pus engager personne a deffendre cette partie du pays.

Je fus donc obligé, pour ma propre sureté de gagner le Brunig, je fus fort (bien) acceuilli a Brienz.

Mon frere<sup>1)</sup> m'y joignit avec ses deux petites filles de Toffen, venant d'Interlachen.

Nous traversames de compagnie les cantons d'Unterwalden, de Schweiz, le Togenburg jusques a St. Gall, ou je les laissai, pour arriver a Lindau, ou je comptois apprendre des nouvelles de ma femme et de Me. May<sup>2)</sup>). N'en trouvant pas, je passai a Stokach, d'ou j'envoyai un expres a Schaffhausen a Mr. Spleiss, auquel ces dames avoient etées recommandées.

Il m'apprit, qu'elles etoient parties pour Ulm, affin d'éviter l'orage, dont la ville etoit menacée par le revolutionnement des paysans et qui pouvoit etre dangereux pour les étrangers, surtout les Bernois.

Je fis donc les joindre a Ulm. Je les trouvai bien quant a la santé, tristes comme de raison, Me. May surtout d'être separée de vous — quoique rassurée par Mr. Schmid et votre lettre sur votre sort.

Incertain, mon cher ami, sur le parti que vous prendrez, je luy ay conseillé de rester avec nous jusques a ce qu'elle scut votre volonté a cet egard.

---

<sup>1)</sup> Joh. Albr. v. St., alt-Landvogt von Thorberg.

<sup>2)</sup> Tochter des Schultheißen, Gemahlin des Adressaten.

Nous ne comptons pas rester longtems a Ulm, tout annonce une révolution en Suabe — des que les troupes imperiales quitteront les environs d'Augsburg, ce qui doit arriver un des premiers jours.

Je pense gagner cette dernière ville, et de la voir a considerer ou nous pourrons nous refugier et nous fixer pour quelque tems, avec sureté et oeconomie.

Je ne quitterai ma famille que lorsque elle (se sera) convenablement arrangee quelque part.

J'ignore, ou la fortune me conduira. Ce sera là ou je pourrai etre le plus utile a ma malheureuse patrie et le plus a memo de la venger.

Je vous embrasse mille fois, mon cher ami — mes respects chez vous.

Je souhaite que ma lettre soye plus heureuse que celle de votre femme qui vous ecrit chaque courrier.

Adieu mon cherissime ami

Tout a vous

## II.

Je profitte, mon bien cher ami, du depart de Christian, pour joindre le billiet a la lettre de votre femme.

Vous etes bien sur de l'extreme plaisir avec lequel j'ay appris enfin a Ulm de vos nouvelles.

Je ne croyois pas mon tres cher ami en nous separant a Berne ni vous revoir jamais ni ma famille.

J'espérois en joignant l'armée y trouver une fin honorable et ne pas survivre a mon infortunée patrie que la trahison, la lacheté et la folie avoient perdue et deshonorée — La providence en a dis-

Je ne courrois pas, Mon  
Tres Chre amie, en prenant  
Conseil de Vous, ou M'avis  
de une bavarder, j'aurais  
a mesme, De Vous servir  
ou De Vous servir)

La Providence, a voulu  
me laisser favorisee, a  
mon infatigable Robe  
De une, fauvent, avec  
Confiance, a la Volonfe -

Elle, m'a fauvent  
m'entendre en ent - un  
des derniers, pris le Gang  
de Robelle ; je me vis  
entouré de Huford franco

Je gagnay, sur les  
Acres, les Bois, de Mon

avec, un feu (parce que  
j'avais envoyé, un commandant  
d'expedition, M. le Général  
de Ville, pour sauver,  
dans, la maison, ce qu'il  
pourroit, et une partie  
à Tzonne — ou si j'en  
échappoit, je me demandoit  
bien devenir, de ne pas me  
laisser, prendre par les  
français —

arrivé, à Meusigny  
ou j'étois convenu, avec  
le général, de ramener, le  
plus, que possible, de l'arsenal  
pour défendre, l'obusier  
de feu, un fusil, en temps  
d'une attaque, le paquet  
d'obus, servit, de l'obusier

de la marine. Ce plus  
abordez — Recommez, une  
partie, des soldats, auquel  
desquel, je, n'avois faute  
à l'affaire, Je matin  
n'avois pas  
de Poyson, je recevrais  
avec Eau — et me faire.  
de bonnes paroles, J'avois  
de Cognac, fumant et  
froid —

J'avois, des lard  
fort jurement, a l'air  
sans epousser, le bouton  
des agneaux, Toujours  
secoué, de quelque cas  
de nos bonnes, Compagnon

Tzouma, étoit, dans, la plus  
grande, construction

— de gens, que, je ne  
connois pas, viennent  
a ma partie, sur que au  
que je fus, emboqué  
l'annuité, a 8.3  
du matin, a understatement  
ou je trouvai, dans la  
People, de la plaine  
independance et je déjoué  
a metteur, le feu, au  
Gobecu d'Yalembien.  
quelque, Ropolej, le  
continuant — Mais  
si, ne plus, engageront  
Personne — a diffuser  
cette partie du pays

Utrech le 28 Mars 1798

Le feu, pour oblige; pour, au  
poor le Poerke, le geyers, le  
Poerke le feu fort  
acciller a Dordrecht

Mon frere, my frere  
avec, by Deyre ably father  
de Toffen, devant l'Universite  
Hans, Four est un  
de Compagnie, les Paubus  
l'entretien des de l'Universite  
a Toye-Burg, geyers  
a St. Gall, au si les Compagnies  
peut amies, a l'industrie, au  
si compagnie, apprendre,  
des haue velleus, de Ma pere  
et de Mr. May, un  
bonement, que je pousse

à Stokhage. J'en j'envoyai,  
en Etat, à Sagastzund, à tel  
Sleip, auquel, us Joméy avais  
dit, neu manz ein

Il m'apost, qu'Elle clair  
partie pour Ulem, affin  
d'envier, l'orage, Jomé, la chile  
étoit mesuré par, le  
revolutionnemus, de Poyffas  
et qui pouvoit être dangereux  
pour, les Chouages, brûlant  
le Béonit

Je fis Jomé, les jostade  
à Ulem Je les trouvai  
bien, quant à la Sachein  
tors la, j'avois de mal fait

Ma, moy j'avois, J'avois  
le poecé de Jomé —

que j'avois j'avois, et  
Mrs. Pégum, et Jomé.

Letter, for Votre frere  
jumentaire, mon bel  
ami, j'as le parti, que vous  
pouvez le laisser, a  
cosseille', Je rester, avec  
vous, jusqu'au a ce, qu'ellle  
s'en, Votre Volente', a est  
bon —

vous ne comprenez  
pas rester, Croyez, a un  
tant auant, une revolution  
en Seaborn, I' que, les  
Troupes impériale, partant  
de Berlin, I' ayez pas  
ce que, I' ait auant  
un des premiers Janv

Je penser, que  
ette dernière Ville, et  
I' le voit, a considér

on leurs personnes, leurs  
réfugiés, et leurs frères  
pour quelq<sup>u</sup>s tems, avec franchise  
et économie

Je ne quitterai, mal  
familié, que longs. Elles  
convenablement, arrange  
quelque poob —

J'ignore, on la postem  
me condamne. Ce sera là  
au, je pourrois dire, le  
plus utile a ma malheure  
Mairie, et le plus a mesme  
Je la Venger

Je vous, en bref, mille  
b<sup>on</sup>s, mons<sup>ieur</sup> ami —  
My respects, chez vous

Je vous<sup>te</sup>, que m'a  
dit un jour, plus généralement  
que celle De Vaux fera  
qui vous n'as<sup>t</sup> gage faire  
Ainsi, mes ch<sup>er</sup> fr<sup>ere</sup> et moi  
Tout a vous.

posé autrement. J'ay echapé comme par miracle a la mort que je crojois un bonheur pour moy, mais (aussi) aux Hussard qui me serroit de pres.

En me conservant, la Providence m'a imposé la tache d'employer le peu de jours que j'ay a vivre encore a delivrer ma patrie de ses oppresseurs et a la venger. Je la rempliroi mon cher ami de mon mieux et autant que mes foibles moyens me le permettront.

... (Familienangelegenheiten) . . . En attendant, ne soyes pas en peine de nous; nous sommes a memo de nous tirer convenablement d'affaire — partout nous trouvons les temoignages les moins equivoques de bienveillance, d'interet et d'egard . . .

Nous serons, je pense, a Munich, quand vous recevrez nos lettres; la vie y est de moitié moins chere qu'a Augsburg. J'attendray la les reponses de Berlin et de Londres a mes lettres — et ces reponses decideront, je pense, de l'endroit, ou je fixerai notre domicile.

Si vous addresses, mon cher ami, vos lettres a Mr. de Halder a Augsburg, elles nous parviendront surremment, ou que nous soyons,

Mille respect et compl. a Schoftland ou je pense que Me. votre mere et sa famille seront arrivés. — Rien n'egale la verité des vœux que je fais pour vous que celle de l'attachement avec lequel je suis, mon tres cher ami,

Tout a vous

Augsburg, 9 avril (1798).

Steiger.